

Le repos du septième jour

●●● **Hanspeter Ernst**, Zurich

*Théologien, co-directeur du Zürcher Lehrhaus
(Stiftung für Kirche und Judentum)*

A partir d'une réflexion anthropologique et théologique sur les discussions entre Jésus et les pharisiens à propos du shabbat, l'auteur, spécialiste des relations entre l'Eglise et le judaïsme, propose un éclairage sur les divers aspects du repos hebdomadaire.

En Israël, le shabbat est incontestablement une des institutions qui vont de soi. Au cours de son histoire, Israël a défini le contenu de ce jour de fête : « Il est constitué de deux éléments : le "modèle" de Dieu en tant que Créateur de toutes ses œuvres ; "l'imitation" du repos pour l'homme et les animaux de trait, afin qu'ils puissent être à nouveau "ré-animés". »¹

D'un côté, le shabbat commémore la libération des Israélites de l'esclavage en Egypte ; d'un autre côté, c'est la fête de l'achèvement de la création, un jour de bénédiction et de repos. Il est un signe entre Dieu et les enfants d'Israël, « car en six jours le Seigneur a fait les cieux et la terre, mais le septième jour, il a chômé et repris son souffle » (Ex 31,17).

Ce signe a un sens très fort qui distingue Israël des autres peuples et il a un tel poids qu'il exclut toute discussion. C'est précisément parce qu'il est tellement pris au sérieux, que les débats sur ce qui est permis ou défendu de faire ce jour-là ont été intenses entre les différents groupes de juifs. Les cercles sacerdotaux et leurs proches accentuaient l'aspect culturel, tandis que les milieux non sacerdotaux insistaient plutôt sur l'aspect social. Ces confrontations entre Juifs ont déterminé le cadre dans lequel il faut lire le conflit entre Jésus, les pharisiens et les autres groupes au sujet de l'observance du shabbat.²

Les pharisiens interpellaient Jésus à propos de ses disciples, qui arrachaient des épis le jour du shabbat : ce n'est pas permis. Jésus a répondu en se référant à l'histoire de David : alors que lui-même et ses troupes étaient affamés, David a mangé du pain des offrandes dans le temple - seuls les prêtres avaient le droit d'en manger - et il en a donné à ceux qui l'accompagnaient. Et Jésus d'ajouter : « Le shabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le shabbat. »

La remarque pourrait donner l'impression qu'il justifie tous travaux effectués le jour du shabbat. Et celui qui voudrait objecter que tout dépend du genre de travail que l'on fait, ne trouverait aucun appui dans l'Evangile de Marc. En effet, il n'y est pas dit que les disciples ont arraché les épis parce qu'ils avaient faim, parce qu'ils devaient faire face à un besoin immédiat et ponctuel, une vie

1 • **Ton Veerkamp**, « Der Sabbat ist für den Menschen da... » (Mk 2,27). *Der Kampf gegen Rom und für den Sabbat*. In **Kuno Füssell, Franz Segbers** (ed.) : « ...so lernen die Völker des Erdkreises Gerechtigkeit », *Ein Arbeitsbuch zu Bibel und Ökonomie*, Luzern 1995, pp. 226-239. Citation 226.

2 • Cf. **Lutz Doering**, *Sabbath. Sabbath-lage zbd - praxis im antiken Judentum und Urchristentum*, Tübingen 1999 ; **Henry Sturke**, *Encountering the Rest of God. How Jesus Came to Personify the Sabbath*, Zürich 2005.

à sauver. Jésus le dit avec d'autres mots : nous sommes les maîtres du temps. Ce que nous en faisons est notre affaire.

Maîtres du temps

Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur cette affirmation parce qu'elle est caractéristique de notre époque.³ Ce que l'on entend par « être maître du temps » saute aux yeux dans les centres commerciaux : le cycle naturel de la production annuelle des légumes a disparu. Du début à la fin de l'année, les fraises, les tomates, les pruneaux, le raisin, les pêches et toutes sortes de pommes sont mis en vente en même temps. Grâce aux techniques modernes de transport, il n'y a plus d'offre de saison. Conséquences, les consommateurs font face, plus ou moins constamment, à une offre abondante et de plus en plus de gens ne connaissent plus le cycle des récoltes et de la production locale. La nuit devient le jour. Grâce à une immense dépense d'énergie, il est possible d'influer sur les cycles biologiques, par exemple de conditionner les poules pour qu'elles ne pondent que lorsque le marché réclame des œufs.

La « simultanéité » est devenue le mot magique dans tous les domaines de la vie. Les moyens de communication permettent d'être en même temps ici et à Hong Kong, assis au bureau et de faire ses emplettes dans des magasins chinois, étendu sur la plage d'une île déserte tout en parlant avec New York et en mettant de l'ordre dans ses e-mails. Après une soirée au théâtre, on s'assied devant son ordinateur et on commande

on line son petit-déjeuner pour le jour suivant. Il faut satisfaire ses besoins tous les jours plus rapidement, car le temps, c'est de l'argent. Attendre coûte trop cher, nous ne pouvons plus nous le permettre. Et si d'inévitables temps d'attente viennent à s'imposer, on reste de toute façon connecté grâce au téléphone portable !

Tout ceci demande beaucoup de flexibilité et de la mobilité de la part des individus. La vitesse démode ce qui est nouveau avant même son arrivée dans le commerce. Les tâches à accomplir cèdent la place à des projets de vie. L'évolution des moyens de production, de transport et de communication entraîne d'énormes transformations sociales ; qui veut satisfaire ses besoins dans l'immédiat doit en avoir la possibilité ! Voilà pourquoi le spot publicitaire « 24 heures, sept jours, toute la semaine, là pour vous » n'est pas que de la rhétorique ! Si on en est arrivé là, c'est bien parce que les consommateurs et les consommatrices le veulent bien - ou du moins doivent le vouloir, à en croire le libellé de l'offre, car toute autre attitude mettrait en péril les places de travail.

C'est un fait, plus vite on satisfait un désir, plus vite de nouveaux désirs apparaissent. Cet engrenage dépend de la rapidité de la réponse : pour que la production soit adaptée au marché, on la change *sur demande*, et qui produit *sur demande* doit demeurer prêt à intervenir à tout moment, être toujours et partout disponible.

Un gain qui est une perte

Le prix à payer pour tout cela ? C'est la disparition de la conception traditionnelle du temps cyclique. Avec l'invention de la montre, le temps est devenu une valeur mesurable. Dès lors, le temps, c'est de l'argent. Le temps productif,

société

3 • A ce propos, cf. **Karlheinz A. Geissler**, *Alles. Gleichzeitig. Und zwar sofort. Unsere Suche nach dem pausenlosen Glück*, Freiburg 2004.

Le repos du septième jour

société

c'est le temps du rendement ; le reste, c'est du temps perdu. De plus en plus, tous les domaines de la vie sont organisés selon cette norme ; plus le temps devient flexible, plus les secteurs homogènes de la vie sociale se désintègrent ; la journée de travail n'a plus de fin, les jours fériés communautaires sont menacés et se transforment en jours libres individuels, on perd le sens de certains temps fixes, des fêtes et des célébrations, de leurs coutumes et de leurs rituels.

Avec un peu d'exagération, on pourrait dire que le découpage de la semaine, son rythme propre, est de moins en moins pris en considération. L'année se réduit à un enchaînement de jours qui

se suivent les uns les autres, différenciés uniquement par les activités économiques et l'importance qu'on leur attribue. L'engagement communautaire en pâtit parce que ceux qui n'ont pas de temps à y consacrer sont toujours plus nombreux, ou parce qu'il devient très difficile de trouver une date qui convienne à tous. Comment un « être-ensemble » social pourrait-il subsister s'il n'y a plus d'obligations communes ? Où se trouve le temps que nous avons gagné si tout est devenu plus rapide et doit le devenir de plus en plus ? De quelle liberté bénéficie-t-on depuis que nous disposons du temps et que nous en sommes les maîtres ?

*Satisfaire ses besoins
au plus vite.*



Peut-on accepter une telle évolution en déclarant : « Le shabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le shabbat » ? Oui, c'est possible, à condition de ne pas oublier le verset suivant : « C'est pourquoi le Fils de l'homme est aussi maître du shabbat » (Mc 2,28). On comprend mieux le sens de cette phrase si on la replace dans le contexte de l'Evangile de Marc (2,23-3,12). Le point de départ est l'épisode des disciples qui arrachent des épis le jour du shabbat. Dans la scène qui suit, celle de la guérison d'un homme à la main desséchée (Mc 3,1-6), Jésus pose la question : est-il permis de faire du bien le jour du shabbat ? La réponse ne devrait poser aucun problème à ses auditeurs. Mais comment est-il possible qu'un homme s'attende à être guéri un jour de shabbat, alors que sa maladie ne met pas sa vie en péril ? La guérison peut bien avoir lieu un autre jour de la semaine ! En conclusion, on raconte que de nombreux malades furent amenés à Jésus qui les guérit, et ils étaient si nombreux qu'il demanda à ses disciples de préparer une barque afin de ne pas être écrasé.

Tout ceci montre qu'il se passe quelque chose de décisif avec cette guérison un jour de shabbat, quelque chose qui a à voir avec le shabbat : il s'agit de l'aube des temps messianiques, auxquels fait allusion l'expression « Fils de l'homme ». Selon la compréhension commune, le shabbat célèbre l'achèvement de la création. Son but est donc la création achevée, le repos, un repos complet qui se conclut par la bénédiction.

Mais aussi longtemps que subsistent le meurtre et le méfait, la création n'est pas parvenue à son accomplissement.

Les hommes souffrent, et leur souffrance devient visible. « A quoi sert le shabbat pour des hommes qui n'en ont pas besoin, parce qu'ils ne peuvent pas "travailler de leurs mains" ? »⁴ La réponse est claire : Jésus place l'homme à la main desséchée au centre et il le guérit. Aussi n'est-il pas étonnant si tant de gens se tournent vers lui pour chercher de l'aide. Jésus ne remet pas en question le shabbat, mais il fait ce qui lui tient à cœur pour que le shabbat puisse être célébré.

Un temps de fête

On comprend dès lors pourquoi il est si difficile aujourd'hui de s'accommoder d'un jour qui, au moment même où il surgit, se soustrait à l'action. Le shabbat est un temps offert, lié à un rythme déterminé ; il va et il vient, il n'est pas hors du temps, ni une pause que l'on s'octroierait dans les moments surchargés pour s'aérer l'esprit, ou qu'un manager inscrirait avec soin dans son agenda, ni même un temps pour soigner son bien-être en faisant son yoga ou en pratiquant d'autres techniques du même genre, afin d'être plus efficace et de mieux maîtriser le temps. Accueillir le temps, offert ou non, telle est la question.

Parce que ce n'est pas tous les jours shabbat, il possède une qualité propre qui le distingue des autres jours et qui permet à ceux qui le célèbrent de vivre la différence. Le temps n'est plus perçu comme linéaire et il ne se dissout plus dans la simultanéité. Il est le temps du souvenir, celui de la participation à la mémoire collective d'Israël : « Souviens-toi que tu as été en servitude au pays d'Egypte et que le Seigneur ton Dieu t'en a fait sortir (...) C'est pourquoi le Seigneur ton Dieu t'a commandé de garder le jour du sabbat » (Dt 5,15).

4 • Ton Veerkamp, op.cit., p. 227.

société

Cette participation préserve de l'oubli, et elle trouve son expression concrète dans le repos et la fête célébrée avec la famille, les domestiques, les étrangers, les animaux des champs. Elle ouvre une brèche dans les contraintes quotidiennes, qui, au regard de la liberté, apparaissent comme des initiatives humaines, donc, en principe, surmontables. Ainsi est mis en lumière le fait que nous sommes victimes de ces obligations, occultées autant que possible la plupart du temps, pour nous permettre d'être quotidiennement rapides, efficaces et rentables.

Mais il y a plus. Le shabbat est une anticipation du temps de l'achèvement : « car en six jours le Seigneur a fait le ciel et la terre (...) mais il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a consacré » (Ex 20,11).

L'attente

Pris entre le passé et le futur, le présent s'attache fermement à la promesse d'une création qui ne peut être que bonne et qui ne trompe pas. Ceux qui célèbrent deviennent alors des gens en attente ; ils savent que les promesses du passé ne se sont pas encore réalisées. Elles ne sont pas comme les promesses de salut faites aujourd'hui, qui excluent toute attente. L'assouvissement rapide des besoins engendre de nouveaux besoins, un désir satisfait en appelle un autre et le pire qui puisse arriver est que des personnes restent dans le besoin.

La célébration du shabbat prend au sérieux cet état de manque, fruit du désir d'un accomplissement qui n'est pas à la portée de l'homme ; il ne le comble pas, ni ne le banalise par des promesses.

Les chrétiens célèbrent le dimanche. Comme Marc le montre dans son Evangile, ils ont repris du judaïsme la notion du shabbat. La différence consiste dans la foi qui confesse que le Christ ressuscité est l'anticipation de la nouvelle création. C'est pourquoi nous célébrons le dimanche comme un don, et nous le célébrons au titre de notre humanité.

H. E.

(traduction : *choisir*)

Un philosophe peut-il croire ?

Une conférence de
Paul VALADIER s.j.,
directeur de la revue
Archives de Philosophie

jeudi 24 novembre, à 18h30

Genève, Uni-Mail,
bd du Pont-d'Arve 40,
salle MS-160 (sous-sol)

Organisation :
Aumônerie catholique de
l'Université et Département de la
formation des adultes de l'Eglise
catholique de Genève